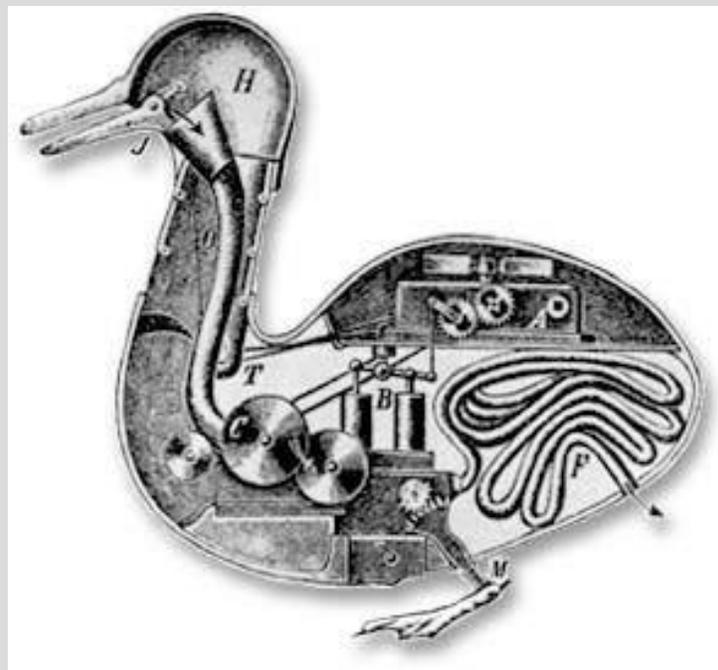




**Proposition n° 2**  
**L'homme et l'animal**



 **Sujet fin de séquence : La Fontaine, *Fables*, « Les Souris et le Chat-huant »**

Il ne faut jamais dire aux gens :  
Ecoutez un bon mot, oyez une merveille.  
Savez-vous si les écoutants  
En feront une estime à la vôtre pareille ?  
5 Voici pourtant un cas qui peut être excepté :  
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable  
Il a l'air et les traits, encor que véritable.  
On abattit un pin pour son antiquité,  
Vieux palais d'un Hibou, triste et sombre retraite  
10 De l'Oiseau qu'Atropos prend pour son interprète.  
Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,  
Logeaient, entre autres habitants,  
Force Souris sans pieds, toutes rondes de graisse.  
L'Oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,  
15 Et de son bec avait leur troupeau mutilé.  
Cet oiseau raisonnait, il faut qu'on le confesse.  
En son temps aux Souris le compagnon chassa :  
Les premières qu'il prit du logis échappées,  
Pour y remédier, le drôle estropia  
20 Tout ce qu'il prit ensuite. Et leurs jambes coupées  
Firent qu'il les mangeait à sa commodité,  
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.  
Tout manger à la fois, l'impossibilité  
S'y trouvait, joint aussi le soin de santé.  
25 Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre ;  
Elle allait jusqu'à leur porte  
Vivres et grains pour subsister.  
Puis, qu'un cartésien s'obstine  
A traiter ce Hibou de monstre et de machine !  
30 Quel ressort lui pouvait donner  
Le conseil de tronquer un peuple mis en mue ?

Si ce n'est pas là raisonner,  
La raison m'est chose inconnue.  
Voyez que d'arguments il fit.  
35 Quand ce peuple est pris, il s'enfuit :  
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.  
Tout : il est impossible. Et puis, pour le besoin  
N'en dois-je pas garder ? Donc il faut avoir soin  
De le nourrir sans qu'il échappe.  
40 Mais comment ? Ôtons-lui les pieds. Or trouvez-moi  
Chose par les humains à sa fin mieux conduite ?  
Quel autre art de penser Aristote et sa suite  
Enseignent-ils par votre foi ?

*Ceci n'est point une fable ; et la chose, quoique  
45 merveilleuse et presque incroyable, est véritablement  
arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance  
de ce hibou ; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un  
progrès de raisonnement tel que celui-ci ; mais  
ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la  
50 manière d'écrire dont je me sers.*

**Question d'interprétation littéraire :**

**« Ceci n'est point une fable » affirme La  
Fontaine. Etes-vous d'accord avec cette  
55 assertion ?**

 **Texte étudié 1 : La Boétie, *Discours de la servitude volontaire***

Mais à la vérité il est tout à fait vain de débattre pour savoir si la liberté est naturelle, puisqu'on ne peut pas tenir personne en servitude sans lui faire de tort, et qu'il n'y a rien au monde de plus contraire à la nature, qui est en tout point raisonnable, que le tort. Il en résulte donc que la liberté est naturelle, et si je suis le même raisonnement, j'en déduis que nous ne  
5 sont pas nés seulement en possession de notre liberté, mais aussi avec une propension à la défendre.

Or si d'aventure<sup>1</sup> nous émettons quelques doutes sur ce propos, et si nous sommes si abâtardis que nous ne puissions reconnaître nos biens ni, de même, nos penchants naturels, il faudra que je vous fasse l'honneur qui vous appartient, et que je fasse monter, si je puis dire,  
10 les bêtes brutes en chaire<sup>2</sup> pour vous enseigner votre nature et condition.

Les bêtes, – qu'ici Dieu me vienne en aide – si les hommes font trop les sourds, leur crient « vive la liberté ». Il y en a plusieurs, parmi elles, qui meurent sitôt qu'elles sont prises : comme le poisson quitte la vie aussitôt que l'eau, pareillement ces bêtes-là quittent la lumière, et ne veulent point survivre à leur naturelle liberté. Si les animaux posaient entre eux quelque  
15 prééminence<sup>3</sup>, ils feraient de ces bêtes-là leur plus noble caste. Les autres, des plus grandes jusqu'aux plus petites, font lorsqu'on les prend si grande résistance d'ongles, de cornes, de bec et de pieds, qu'elles déclarent assez combien elles estiment cher ce qu'elles perdent. Puis, étant prises, elles nous donnent tant de signes apparents de la conscience qu'elles ont de leur malheur, qu'il est aisé de voir qu'à partir de ce moment il s'agit pour elles de dépérir plutôt que de vivre,  
20 et qu'elles continuent leur vie plus pour regretter leur aise perdue que pour se plaire en servitude.

N'est-ce pas ce que veut dire l'éléphant qui, s'étant défendu jusqu'à n'en pouvoir plus, ne voyant plus d'issue, étant sur le point d'être pris, enfonce ses mâchoires et casse ses défenses contre les arbres, tant le grand désir qu'il a de demeurer libre tel qu'il est lui donne de l'esprit  
25 et l'incite à marchander avec les chasseurs pour savoir si pour le prix de ses défenses il en serait quitte, et qu'ils accepteraient qu'il donne son ivoire, et paye cette rançon pour sa liberté ? Nous nourrissons le cheval dès sa naissance pour l'appriivoiser à servir. Et pourtant nous qui pensons savoir le flatter quand vient le moment du dressage, nous le voyons mordre le frein, se ruer contre l'éperon, comme pour montrer à la nature, semble-t-il, et témoigner au moins par-là que  
30 s'il sert, ce n'est pas de son gré mais pour notre contrainte.

*Mais que faut-il donc dire ?  
Même les bœufs sous le poids du joug geignent,<sup>4</sup>  
Et les oiseaux dans la cage se plaignent [...]*

35 Ainsi donc, puisque tous les êtres qui ont la faculté de sentir sentent systématiquement le mal de la sujétion, et courent après la liberté, puisque les bêtes qui pourtant sont faites pour le service de l'homme ne peuvent s'accoutumer à servir qu'en protestant d'un désir contraire, quelle malchance a donc eu lieu qui a pu dénaturer l'homme, seul né véritablement pour vivre libre, au point de lui faire perdre le souvenir de son être premier, et le désir de le retrouver ?

<sup>1</sup> D'aventure : par hasard

<sup>2</sup> Faire monter les bêtes brutes en chaire : demander aux bêtes de s'exprimer, pour prononcer une sorte de sermon

<sup>3</sup> Prééminence : Avantage, supériorité donnée à quelqu'un par la naissance, le droit, le rang, la dignité, la fortune

<sup>4</sup> Geindre : pousser des cris plaintifs

**📖 Texte étudié 2 : Montaigne, *Apologie de Raymond Sebond*, 1578**

5 Considérons donc pour cette heure l'homme seul, sans secours étranger, armé  
seulement de ses armes, et dépourvu de la grâce et connaissance divine, qui est tout son  
honneur, sa force et le fondement de son être. Voyons combien il a de tenue en ce bel équipage.  
Qu'il me fasse entendre par l'effort de son discours, sur quels fondements il a bâti ces grands  
10 avantages qu'il pense avoir sur les autres créatures. Qui lui a persuadé que ce branle<sup>1</sup> admirable  
de la voûte céleste, la lumière éternelle de ces flambeaux roulants si fièrement sur sa tête, les  
mouvements épouvantables de cette mer infinie, soient établis et se continuent tant de siècles  
pour sa commodité et pour son service Est-il possible de rien imaginer si ridicule que cette  
15 misérable et chétive créature, qui n'est pas seulement maîtresse de soi, exposée aux offenses  
de toutes choses, se dise maîtresse et emperière<sup>2</sup> de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance  
de connaître la moindre partie, tant s'en faut de la commander? Et ce privilège qu'il s'attribue  
d'être seul en ce grand bâtiment, qui ait<sup>3</sup> la suffisance d'en reconnaître la beauté et les pièces,  
seul qui en puisse rendre grâces à l'architecte et tenir compte de la recette et mise du monde<sup>4</sup>,  
qui lui a scellé ce privilège ? Qu'il nous montre lettres<sup>5</sup> de cette belle et grande charge. [...]

15 La présomption est notre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et frêle  
de toutes les créatures, c'est l'homme, et quant et quant<sup>6</sup> la plus orgueilleuse. Elle se sent et se  
voit logée ici, parmi la bourbe et le fient<sup>7</sup> du monde, attachée et clouée à la pire, plus morte et  
croupie partie de l'univers, au dernier étage du logis et le plus éloigné de la voûte céleste, avec  
20 les animaux de la pire condition des trois ; et se va plantant par imagination au-dessus du  
cercle de la Lune et ramenant le ciel sous ses pieds. C'est par la vanité de cette même  
imagination qu'il s'égale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soi-même  
et sépare de la presse<sup>8</sup> des autres créatures, taille les parts aux animaux ses confrères et  
compagnons, et leur distribue telle portion de facultés et de forces que bon lui semble.  
25 Comment connaît-il, par l'effort de son intelligence, les branles<sup>9</sup> internes et secrets des  
animaux ? par quelle comparaison d'eux à nous conclut-il la bêtise qu'il leur attribue ?

Quand je me joue à<sup>10</sup> ma chatte, qui sait si elle passe son temps de moi plus que je ne  
fais d'elle ?

---

<sup>1</sup> Mouvement.

<sup>2</sup> Impératrice.

<sup>3</sup> Seul à avoir.

<sup>4</sup> la « compatibilité » de l'univers

<sup>5</sup> Lettres patentes.

<sup>6</sup> Cependant.

<sup>7</sup> Le fumier

<sup>8</sup> La foule

<sup>9</sup> Les mouvements

<sup>10</sup> Avec



**📖 Texte étudié 3 : La Fontaine, « Discours à Mme de La Sablière »,  
Fables, Livre IX - Fable 20, 1678**

- Iris, je vous louerais : il n'est que trop aisé ;  
Mais vous avez cent fois notre encens refusé,  
En cela peu semblable au reste des mortelles,  
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
- 5 Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.  
Je ne les blâme point ; je souffre cette humeur :  
Elle est commune aux dieux, aux monarques aux belles.  
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,  
Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
- 10 Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,  
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point ;  
D'autres propos chez vous récompensent ce point :  
Propos, agréables commerces,  
Où le hasard fournit cent matières diverses,
- 15 Jusque-là qu'en votre entretien  
La bagatelle à part : le monde n'en croit rien.  
Laissons le monde et sa croyance.  
La bagatelle, la science,  
Les chimères, le rien, tout est bon ; je soutiens
- 20 Qu'il faut de tout aux entretiens :  
C'est un parterre où Flore épand ses biens ;  
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,  
Et fait du miel de toute chose.  
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
- 25 Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits  
De certaine philosophie, subtile, engageante et hardie.  
On l'appelle nouvelle : en avez-vous ou non  
Où parler ? Ils disent donc  
Que la bête est une machine ;
- 30 Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :  
Nul sentiment, point d'âme ; en elle tout est corps.  
Telle est la montre qui chemine  
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.  
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
- 35 Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde ;  
La première y meut la seconde ;  
Une troisième suit : elle sonne à la fin.  
Au dire de ces gens, la bête est toute telle :  
« L'objet la frappe en un endroit ;
- 40 Ce lieu frappé s'en va tout droit,  
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.  
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.  
L'impression se fait. » Mais comment se fait-elle ?  
Selon eux, par nécessité,
- 45 Sans passion, sans volonté :  
L'animal se sent agité
- De mouvements que le vulgaire appelle  
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,  
Ou quelque autre de ces états.
- 50 Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.  
Qu'est-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'est autre  
chose.  
Voici de la façon que Descartes l'expose ;  
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
- 55 Chez les païens, et qui tient le milieu  
Entre l'homme et l'esprit ; comme entre l'huître et  
l'homme  
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme ;  
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur :
- 60 Sur tous les animaux, enfants du Créateur,  
J'ai le don de penser ; et je sais que je pense.  
Or, vous savez, Iris, de certaine science,  
Que, quand la bête penserait,  
La bête ne réfléchirait,
- 65 Sur l'objet ni sur sa pensée.  
Descartes va plus loin, et soutient nettement  
Qu'elle ne pense nullement.  
Vous n'êtes point embarrassée  
De le croire ; ni moi.
- 70 Cependant, quant aux bois  
Le bruit des cors, celui des voix,  
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,  
Qu'en vain elle a mis ses efforts  
À confondre et brouiller la voie,
- 75 L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,  
En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,  
À présenter aux chiens une nouvelle amorce.  
Que de raisonnements pour conserver ses jours !  
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
- 80 Et le change, et cent stratagèmes  
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort.  
On le déchire après sa mort :  
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.  
Quand la perdrix
- 85 Voit ses petits  
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle  
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas  
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,  
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
- 90 Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;  
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,  
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit

De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.  
Non loin du Nord, il est un monde  
95 Où l'on sait que les habitants  
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,  
Dans une ignorance profonde :  
Je parle des humains, car, quant aux animaux,  
Ils y construisent des travaux  
100 Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,  
Et font communiquer l'une et l'autre rive.  
L'édifice résiste, et dure en son entier :  
Après un lit de bois est un lit de mortier.  
Chaque castor agit : commune en est la tâche ;  
105 Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche ;  
Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.  
La république de Platon  
Ne serait rien que l'apprentie  
De cette famille amphibie.  
110 Ils savent en hiver élever leurs maisons,  
Passent les étangs sur des ponts,  
Fruit de leur art, savant ouvrage ;  
Et nos pareils ont beau le voir,  
Jusqu'à présent tout leur savoir  
115 Est de passer l'onde à la nage.  
Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,  
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire :  
Mais voici beaucoup plus ; écoutez ce récit,  
Que je tiens d'un roi plein de gloire.  
120 Le défenseur du Nord vous sera mon garant :  
Je vais citer un prince aimé de la Victoire ;  
Son nom seul est un mur à l'empire ottoman.  
C'est le roi polonais. Jamais un roi ne ment.  
Il dit donc que, sur sa frontière,  
125 Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :  
Le sang qui se transmet des pères aux enfants  
En renouvelle la matière.  
Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.  
Jamais la guerre avec tant d'art  
130 Ne s'est faite parmi les hommes,  
Non pas même au siècle où nous sommes.  
Corps de garde avancé, vedettes, espions,  
Embuscades, partis, et mille inventions  
D'une pernicieuse et maudite science,  
135 Fille du Styx, et mère des héros,  
Exercent de ces animaux  
Le bon sens et l'expérience.  
Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait  
Rendre Homère. Ah ! S'il le rendait,  
140 Et qu'il rendît aussi le rival d'Épicure,  
Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci ?  
Ce que j'ai déjà dit : qu'aux bêtes la nature  
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;

Que la mémoire est corporelle ;  
145 Et que, pour en venir aux exemples divers,  
Que j'ai mis en jour dans ces vers,  
L'animal n'a besoin que d'elle.  
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin  
Chercher, par le même chemin,  
150 L'image auparavant tracée,  
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,  
Sans le secours de la pensée,  
Causer un même événement.  
Nous agissons tout autrement :  
155 La volonté nous détermine,  
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :  
Je sens en moi certain agent,  
Tout obéit dans ma machine  
À ce principe intelligent.  
160 Il est distinct du corps, se conçoit nettement,  
Se conçoit mieux que le corps même.  
De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême ;  
Mais comment le corps l'entend-il ?  
C'est là le point. Je vois l'outil  
165 Obéir à la main : mais la main, qui la guide ?  
Eh ! qui guide les cieus et leur course rapide !  
Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.  
Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts ;  
L'impression se fait : le moyen, je l'ignore ;  
170 On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;  
Et, s'il faut en parler avec sincérité,  
Descartes l'ignorait encore.  
Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux :  
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux  
175 Dont je viens de citer l'exemple,  
Cet esprit n'agit pas ; l'homme seul est son temple.  
Aussi faut-il donner à l'animal un point,  
Que la plante, après tout, n'a point :  
Cependant la plante respire.  
180 Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?



 **Texte n°1 : La Fontaine, *Fables*, « L'Homme et la couleuvre », Livre X, 1. 1668**

Un homme vit une couleuvre.<sup>1</sup>  
« Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre  
Agréable à tout l'univers ! »  
A ces mots, l'animal pervers  
5 (C'est le serpent que je veux dire,  
Et non l'homme : on pourrait aisément s'y tromper),  
A ces mots, le serpent, se laissant attraper  
Est pris, mis en un sac ; et, ce qui fut le pire,  
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.  
10 Afin de le payer toutefois de raison,<sup>2</sup>  
L'autre lui fit cette harangue :  
« Symbole des ingrats ! être bon aux méchants,  
C'est être sot, meurs donc : ta colère et tes dents  
Ne me nuiront jamais ». Le serpent, en sa langue,  
15 Reprit du mieux qu'il put : « S'il fallait condamner  
Tous les ingrats qui sont au monde,  
A qui pourrait-on pardonner ?  
Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde  
Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.  
20 Mes jours sont en tes mains, tranche-les ; ta justice,  
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :  
Selon ces lois, condamne-moi ;  
Mais trouve bon qu'avec franchise  
En mourant au moins je te dise  
25 Que le symbole des ingrats,  
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme ». Ces paroles  
Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.

<sup>1</sup> Ce mot désignait alors toute espèce de serpent.

<sup>2</sup> Afin de se justifier

<sup>3</sup> Il faut sous-entendre « à un arbitre ».

Enfin il repartit : « Tes raisons sont frivoles.  
Je pourrais décider, car ce droit m'appartient ;  
30 Mais rapportons-nous-en.<sup>3</sup> » – « Soit fait »<sup>4</sup>, dit le reptile.  
Une vache était là : l'on l'appelle ; elle vient :  
Le cas est proposé. « C'était chose facile :  
Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler ?  
La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler ?  
35 Je nourris celui-ci depuis longues années ;  
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées :  
Tout n'est que pour lui seul ; mon lait et mes enfants  
Le font à la maison revenir les mains pleines :  
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans  
40 Avaient altérée ; et mes peines  
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.<sup>5</sup>  
Enfin me voilà vieille ; il me laisse en un coin  
Sans herbe : s'il voulait encor me laisser paître !  
Mais je suis attachée ; et si j'eusse eu pour maître  
45 Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin  
L'ingratitude ? Adieu : j'ai dit ce que je pense. »  
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,  
Dit au serpent : « Faut-il croire ce qu'elle dit ?  
C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.  
50 Croyons ce bœuf ». – « Croyons », dit la rampante bête.  
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.  
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,  
Il dit que du labeur des ans

<sup>4</sup> Qu'il en soit fait ainsi.

<sup>5</sup> Ce qu'il lui faut pour vivre.

## GT 1 : L'homme et l'animal, une affaire de cruauté ?

- Pour nous seuls il portait<sup>6</sup> les soins<sup>7</sup> les plus pesants,  
55 Parcourant sans cesse ce long cercle de peines  
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines  
Ce que Cérès<sup>8</sup> nous donne, et vend aux animaux ;  
    Que cette suite de travaux  
Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,  
60 Force coups, peu de gré<sup>9</sup> ; puis, quand il était vieux,  
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes  
Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.  
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : « Faisons taire  
    Cet ennuyeux déclamateur ;  
65 Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,  
    Au lieu d'arbitre, accusateur.  
Je le récuse aussi. » L'arbre étant pris pour juge,  
Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge  
Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents ;  
70 Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs ;  
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire :  
Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire  
Un rustre l'abattait : c'était là son loyer<sup>10</sup>,  
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne,  
75 Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,  
L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.  
Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée ?<sup>11</sup>  
De son tempérament<sup>12</sup>, il eût encor vécu.  
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu<sup>13</sup>,  
80 Voulut à toute force avoir cause gagnée.

<sup>6</sup> Il endurait

<sup>7</sup> Les efforts

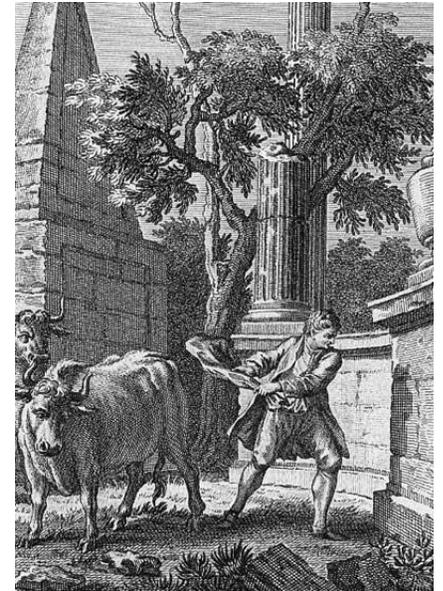
<sup>8</sup> Chez les Latins, déesse de la fécondité et de la terre cultivée

<sup>9</sup> Peu de reconnaissance, peu de gratitude.

<sup>10</sup> Sa récompense

« Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là ! »  
Du sac et du serpent aussitôt il donna  
    Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

- On en use ainsi chez les grands :  
85 La raison les offense ; ils se mettent en tête  
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens  
    Et serpents.  
    Si quelqu'un desserre les dents,  
C'est un sot. – J'en conviens : mais que faut-il donc faire ?  
90 - Parler de loin, ou bien se taire.



<sup>11</sup> Pourquoi ne lui coupait-on pas les branches au lieu de l'abattre tout entier avec la cognée ?

<sup>12</sup> Grâce à sa constitution (sa force et sa bonne santé)

<sup>13</sup> Qu'on eût prouvé sa culpabilité.

 **Texte n°2 : Victor Hugo, *La Légende des siècles*, « LE CRAPAUD », 1859**

Que savons-nous ? Qui donc connaît le fond des choses ?  
Le couchant rayonnait dans les nuages roses ;  
C'était la fin d'un jour d'orage, et l'occident  
Changeait l'ondée en flamme en son brasier ardent ;  
5 Près d'une ornière, au bord d'une flaque de pluie,  
Un crapaud regardait le ciel, bête éblouie ;  
Grave, il songeait ; l'horreur contemplant la splendeur.  
(Oh ! pourquoi la souffrance et pourquoi la laideur ?  
Hélas ! le bas-empire est couvert d'Augustules,  
10 Les césars de forfaits, les crapauds de pustules,  
Comme le pré de fleurs et le ciel de soleils.)  
Les feuilles s'empourpraient dans les arbres vermeils ;  
L'eau miroitait, mêlée à l'herbe, dans l'ornière :  
Le soir se déployait ainsi qu'une bannière ;  
15 L'oiseau baissait la voix dans le jour affaibli ;  
Tout s'apaisait, dans l'air, sur l'onde ; et, plein d'oubli,  
Le crapaud, sans effroi, sans honte, sans colère,  
Doux, regardait la grande auréole solaire ;  
Peut-être le maudit se sentait-il béni ;  
20 Pas de bête qui n'ait un reflet d'infini ;  
Pas de prunelle abjecte et vile que ne touche  
L'éclair d'en-haut, parfois tendre et parfois farouche ;  
Pas de monstre chétif, louche, impur, chassieux,  
Qui n'ait l'immensité des astres dans les yeux.  
25 Un homme qui passait vit la hideuse bête,  
Et, frémissant, lui mit son talon sur la tête ;  
C'était un prêtre ayant un livre qu'il lisait ;  
Puis une femme, avec une fleur au corset,  
Vint et lui creva l'œil du bout de son ombrelle ;  
30 Et le prêtre était vieux, et la femme était belle ;  
Vinrent quatre écoliers, sereins comme le ciel.  
— J'étais enfant, j'étais petit, j'étais cruel ; —

Tout homme sur la terre, où l'âme erre asservie,  
Peut commencer ainsi le récit de sa vie.  
35 On a le jeu, l'ivresse et l'aube dans les yeux,  
On a sa mère, on est des écoliers joyeux,  
De petits hommes gais, respirant l'atmosphère  
À pleins poumons, aimés, libres, contents, que faire  
Sinon de torturer quelque être malheureux ?  
40 Le crapaud se traînait au fond du chemin creux.  
C'était l'heure où des champs les profondeurs s'azurent ;  
Fauve, il cherchait la nuit ; les enfants l'aperçurent  
Et crièrent : « Tuons ce vilain animal,  
Et, puisqu'il est si laid, faisons-lui bien du mal ! »  
45 Et chacun d'eux, riant, — l'enfant rit quand il tue, —  
Se mit à le piquer d'une branche pointue  
Élargissant le trou de l'œil crevé, blessant  
Les blessures, ravis, applaudis du passant ;  
Car les passants riaient ; et l'ombre sépulcrale  
50 Couvrait ce noir martyr qui n'a pas même un rôle,  
Et le sang, sang affreux, de toutes parts coulait  
Sur ce pauvre être ayant pour crime d'être laid ;  
Il fuyait ; il avait une patte arrachée ;  
Un enfant le frappait d'une pelle ébréchée ;  
55 Et chaque coup faisait écumer ce proscrit  
Qui, même quand le jour sur sa tête sourit,  
Même sous le grand ciel, rampe au fond d'une cave ;  
Et les enfants disaient : « Est-il méchant ! il bave ! »  
Son front saignait, son œil pendait ; dans le genêt  
60 Et la ronce, effroyable à voir, il cheminait ;  
On eût dit qu'il sortait de quelque affreuse serre ;  
Oh ! la sombre action ! empirer la misère !  
Ajouter de l'horreur à la difformité !  
Disloqué, de cailloux en cailloux cahoté,

65 Il respirait toujours ; sans abri, sans asile,  
Il rampait ; on eût dit que la mort difficile  
Le trouvait si hideux qu'elle le refusait ;  
Les enfants le voulaient saisir dans un lacet,  
Mais il leur échappa, glissant le long des haies ;  
70 L'ornière était béante, il y traîna ses plaies  
Et s'y plongeait, sanglant, brisé, le crâne ouvert,  
Sentant quelque fraîcheur dans ce cloaque vert,  
Lavant la cruauté de l'homme en cette boue ;  
Et les enfants, avec le printemps sur la joue,  
75 Blonds, charmants, ne s'étaient jamais tant divertis ;  
Tous parlaient à la fois, et les grands aux petits  
Criaient : « Viens voir ! dis donc, Adolphe, dis donc, Pierre,  
Allons pour l'achever prendre une grosse pierre ! »  
Tous ensemble, sur l'être au hasard exécré,  
80 Ils fixaient leurs regards, et le désespéré  
Regardait s'incliner sur lui ces fronts horribles.  
— Hélas ! ayons des buts, mais n'ayons pas de cibles ;  
Quand nous visons un point de l'horizon humain,  
Ayons la vie, et non la mort, dans notre main. —  
85 Tous les yeux poursuivaient le crapaud dans la vase ;  
C'était de la fureur et c'était de l'extase ;  
Un des enfants revint, apportant un pavé,  
Pesant, mais pour le mal aisément soulevé,  
Et dit : « Nous allons voir comment cela va faire. »  
90 Or, en ce même instant, juste à ce point de terre,  
Le hasard amenait un chariot très-lourd  
Traîné par un vieux âne éclopé, maigre et sourd ;  
Cet âne harassé, boiteux et lamentable,  
Après un jour de marche approchait de l'étable ;  
95 Il roulait la charrette et portait un panier ;  
Chaque pas qu'il faisait semblait l'avant-dernier ;  
Cette bête marchait, battue, exténuée ;  
Les coups l'enveloppaient ainsi qu'une nuée ;  
Il avait dans ses yeux voilés d'une vapeur

100 Cette stupidité qui peut-être est stupeur,  
Et l'ornière était creuse, et si pleine de boue  
Et d'un versant si dur, que chaque tour de roue  
Était comme un lugubre et rauque arrachement ;  
Et l'âne allait geignant et l'ânier blasphémant ;  
105 La route descendait et poussait la bourrique ;  
L'âne songeait, passif, sous le fouet, sous la trique,  
Dans une profondeur où l'homme ne va pas.  
  
Les enfants, entendant cette roue et ce pas,  
110 Se tournèrent bruyants et virent la charrette :  
« Ne mets pas le pavé sur le crapaud. Arrête !  
Crièrent-ils. Vois-tu, la voiture descend  
Et va passer dessus, c'est bien plus amusant. »  
  
115 Tous regardaient.  
  
Soudain, avançant dans l'ornière  
Où le monstre attendait sa torture dernière,  
L'âne vit le crapaud, et, triste, — hélas ! penché  
120 Sur un plus triste, — lourd, rompu, morne, écorché,  
Il sembla le flairer avec sa tête basse ;  
Ce forçat, ce damné, ce patient, fit grâce ;  
Il rassembla sa force éteinte, et, roidissant  
Sa chaîne et son licou sur ses muscles en sang,  
125 Résistant à l'ânier qui lui criait : Avance !  
Maîtrisant du fardeau l'affreuse connivence,  
Avec sa lassitude acceptant le combat,  
Tirant le chariot et soulevant le bât,  
Hagard, il détourna la roue inexorable,  
130 Laissant derrière lui vivre ce misérable ;  
Puis, sous un coup de fouet, il reprit son chemin.  
Alors, lâchant la pierre échappée à sa main,  
Un des enfants-celui qui conte cette histoire —  
Sous la voûte infinie à la fois bleue et noire,

GT 1 : L'homme et l'animal, une affaire de cruauté ?

- 135 Entendit une voix qui lui disait : Sois bon !  
Bonté de l'idiot ! diamant du charbon !  
Sainte énigme ! lumière auguste des ténèbres !  
Les célestes n'ont rien de plus que les funèbres  
Si les funèbres, groupe aveugle et châtié,  
140 Songent, et, n'ayant pas la joie, ont la pitié.  
Ô spectacle sacré ! l'ombre secourant l'ombre,  
L'âme obscure venant en aide à l'âme sombre,  
Le stupide, attendri, sur l'affreux se penchant ;  
Le damné bon faisant rêver l'élus méchant !  
145 L'animal avançant lorsque l'homme recule !  
Dans la sérénité du pâle crépuscule,  
La brute par moments pense et sent qu'elle est sœur  
De la mystérieuse et profonde douceur ;  
Il suffit qu'un éclair de grâce brille en elle  
150 Pour qu'elle soit égale à l'étoile éternelle ;  
Le baudet qui, rentrant le soir, surchargé, las,  
Mourant, sentant saigner ses pauvres sabots plats,  
Fait quelques pas de plus, s'écarte et se dérange  
Pour ne pas écraser un crapaud dans la fange,  
155 Cet âne abject, souillé, meurtri sous le bâton,  
Est plus saint que Socrate et plus grand que Platon.  
Tu cherches, philosophe ? Ô penseur, tu médites ?  
Veux-tu trouver le vrai sous nos brumes maudites ?  
Crois, pleure, abîme-toi dans l'insondable amour !  
160 Quiconque est bon voit clair dans l'obscur carrefour ;  
Quiconque est bon habite un coin du ciel. Ô sage,  
La bonté qui du monde éclaire le visage,  
La bonté, ce regard du matin ingénu,  
La bonté, pur rayon qui chauffe l'Inconnu,  
165 Instinct qui dans la nuit et dans la souffrance aime,  
Est le trait d'union ineffable et suprême  
Qui joint, dans l'ombre, hélas ! si lugubre souvent,

Le



grand

..... les enfants l'aperçurent  
Et crièrent : — Tuons ce vilain animal,  
Et, puisqu'il est si laid, faisons-lui bien du mal ! —  
.....  
Or, en ce même instant, juste à ce point de terre,  
Le hasard amenait un chariot très lourd  
Traîné par un vieux âne éclopé, maigre et sourd.

LA LÉGENDE DES SIÈCLES. — Le Crapaud.

ignorant, l'âne, à Dieu le grand savant.

 **Texte n°3 : Vigny, *Les Destinées*, « La mort du loup », 1864**

I

Les nuages couraient sur la lune enflammée  
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,  
5 Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.  
Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon,  
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes,  
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des landes,  
Nous avons aperçu les grands ongles marqués  
10 Par les loups voyageurs que nous avons traqués.  
Nous avons écouté, retenant notre haleine  
Et le pas suspendu. — Ni le bois ni la plaine  
Ne poussaient un soupir dans les airs ; seulement  
La girouette en deuil criait au firmament ;  
15 Car le vent, élevé bien au-dessus des terres,  
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,  
Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,  
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.  
Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,  
20 Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête  
A regardé le sable en s'y couchant ; bientôt,  
Lui que jamais ici l'on ne vit en défaut,  
A déclaré tout bas que ces marques récentes  
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes  
25 De deux grands loups-cerviers et de deux louveteaux.  
Nous avons tous alors préparé nos couteaux,  
Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,  
Nous allions pas à pas en écartant les branches.  
Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,  
30 J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,

Et je vois au-delà quatre formes légères  
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,  
Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos yeux,  
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.  
35 Leur forme était semblable et semblable la danse ;  
Mais les enfants du Loup se jouaient en silence,  
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,  
Se couche dans ses murs l'homme leur ennemi.  
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,  
40 Sa Louve reposait comme celle de marbre  
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus  
Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus.  
Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,  
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.  
45 Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,  
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris ;  
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,  
Du chien le plus hardi la gorge pantelante,  
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,  
50 Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair,  
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,  
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,  
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,  
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.  
55 Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.  
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,  
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang,  
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.  
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,  
60 Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,

## GT 1 : L'homme et l'animal, une affaire de cruauté ?

Et, sans daigner savoir comment il a péri,  
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

65 II

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,  
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre  
À poursuivre sa Louve et ses fils qui, tous trois,  
70 Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,  
Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve  
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve ;  
Mais son devoir était de les sauver, afin  
De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,  
75 À ne jamais entrer dans le pacte des villes  
Que l'homme a fait avec les animaux serviles  
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,  
Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

80

III

Hélas ! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,  
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes !

85 Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,  
C'est vous qui le savez, sublimes animaux !  
À voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,  
Seul, le silence est grand ; tout le reste est faiblesse.  
— Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,  
90 Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur !

Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,  
À force de rester studieuse et pensive,  
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté  
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.

95 Gémir, pleurer, prier, est également lâche.  
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche  
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,  
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

Écrit au Château du M\*\*\*\*



**📖 Texte n°1 : René DESCARTES, *Lettre au Marquis de Newcastle, 1646.***

[...] qu'a-t-on besoin d'autre chose pour expliquer la nutrition et la production des diverses humeurs qui sont dans le corps, sinon de dire que la force dont le sang, en se raréfiant, passe du cœur vers les extrémités des artères, fait que quelques-unes de ses parties s'arrêtent entre celles des membres où elles se trouvent, et y prennent la place de quelques autres qu'elles en chassent, et que, selon la situation ou la figure ou la  
5  
petitesse des pores qu'elles rencontrent, les unes se vont rendre en certains lieux plutôt que les autres, en même façon que chacun peut avoir vu divers cribles, qui, étant diversement percés, servent à séparer divers grains les uns des autres ? Et enfin, ce qu'il y a de plus remarquable en tout ceci, c'est la génération des esprits animaux, qui sont comme un vent très subtil, ou plutôt comme une flamme très pure et très vive, qui, montant continuellement en grande abondance du cœur dans le cerveau, se va rendre de là par les nerfs dans  
10  
les muscles, et donne le mouvement à tous les membres; sans qu'il faille imaginer d'autre cause qui fasse que les parties du sang qui, étant les plus agitées et les plus pénétrantes, sont les plus propres à composer ces esprits, se vont rendre plutôt vers le cerveau que vers ailleurs, sinon que les artères qui les y portent sont celles qui viennent du cœur le plus en ligne droite de toutes, et que, selon les règles des mécaniques, qui sont les mêmes que celles de la nature, lorsque plusieurs choses tendent ensemble à se mouvoir vers un  
15  
même côté où il n'y a pas assez de place pour toutes, ainsi que les parties du sang qui sortent de la concavité gauche du cœur tendent vers le cerveau, les plus faibles et moins agitées en doivent être détournées par les plus fortes, qui par ce moyen s'y vont rendre seules.

J'avais expliqué assez particulièrement toutes ces choses dans le traité que j'avais eu ci-devant dessein de publier. Et ensuite j'y avais montré quelle doit être la fabrique des nerfs et des muscles du corps  
20  
humain, pour faire que les esprits animaux étant dedans aient la force de mouvoir ses membres, ainsi qu'on voit que les têtes, un peu après être coupées, se remuent encore et mordent la terre nonobstant qu'elles ne soient plus animées; quels changements se doivent faire dans le cerveau pour causer la veille, et le sommeil, et les songes; comment la lumière, les sons, les odeurs, les goûts, la chaleur, et toutes les autres qualités des objets extérieurs y peuvent imprimer diverses idées, par l'entremise des sens; comment la faim, la soif, et  
25  
les autres passions intérieures y peuvent aussi envoyer les leurs; ce qui doit y être pris pour le sens commun où ces idées sont reçues, pour la mémoire qui les conserve, et pour la fantaisie qui les peut diversement changer et en composer de nouvelles, et, par même moyen, distribuant les esprits animaux dans les muscles, faire mouvoir les membres de ce corps en autant de diverses façons, et autant à propos des objets qui se présentent à ses sens et des passions intérieures qui sont en lui, que les nôtres se puissent mouvoir sans que  
30  
la volonté les conduise : ce qui ne semblera nullement étrange à ceux qui, sachant combien de divers automates, ou machines mouvantes, l'industrie des hommes peut faire, sans y employer que fort peu de pièces, à comparaison de la grande multitude des os, des muscles, des nerfs, des artères, des veines, et de toutes les autres parties qui sont dans le corps de chaque animal, considéreront ce corps comme une machine, qui, ayant été faite des mains de Dieu, est incomparablement mieux ordonnée et a en soi des mouvements  
35  
plus admirables qu'aucune de celles qui peuvent être inventées par les hommes.

Et je m'étais ici particulièrement arrêté à faire voir que s'il y avait de telles machines qui eussent les organes et la figure extérieure d'un singe ou de quelque autre animal sans raison, nous n'aurions aucun moyen pour reconnaître qu'elles ne seraient pas en tout de même nature que ces animaux; au lieu que s'il y  
40  
en avait qui eussent la ressemblance de nos corps, et imitassent autant nos actions que moralement il serait possible, nous aurions toujours deux moyens très certains pour reconnaître qu'elles ne seraient point pour cela de vrais hommes : dont le premier est que jamais elles ne pourraient user de paroles ni d'autres signes en les composant, comme nous faisons pour déclarer aux autres nos pensées : car on peut bien concevoir qu'une machine soit tellement faite qu'elle profère des paroles, et même qu'elle en profère quelques-unes à propos des actions corporelles qui causeront quelque changement en ses organes, comme, si on la touche en  
45  
quelque endroit, qu'elle demande ce qu'on lui veut dire; si en un autre, qu'elle crie qu'on lui fait mal, et

50 choses semblables; mais non pas qu'elle les arrange diversement pour répondre au sens de tout ce qui se dira en sa présence, ainsi que les hommes les plus hébétés peuvent faire. Et le second est que, bien qu'elles fissent plusieurs choses aussi bien ou peut-être mieux qu'aucun de nous, elles manqueraient infailliblement en quelques autres, par lesquelles on découvrirait qu'elles n'agiraient pas par connaissance, mais seulement par la disposition de leurs organes : car, au lieu que la raison est un instrument universel qui peut servir en toutes sortes de rencontres, ces organes ont besoin de quelque particulière disposition pour chaque action particulière; d'où vient qu'il est moralement impossible qu'il y en ait assez de divers en une machine pour la faire agir en toutes les occurrences de la vie de même façon que notre raison nous fait agir. Or, par ces deux mêmes moyens, on peut aussi connaître la différence qui est entre les hommes et les bêtes. Car c'est une chose bien remarquable qu'il n'y a point d'hommes si hébétés et si stupides, sans en excepter même les insensés, qu'ils ne soient capables d'arranger ensemble diverses paroles, et d'en composer un discours par lequel ils fassent entendre leurs pensées ; et qu'au contraire il n'y a point d'autre animal, tant parfait et tant heureusement né qu'il puisse être, qui fasse le semblable. Ce qui n'arrive pas de ce qu'ils ont faute d'organes : car on voit que les pies et les perroquets peuvent proférer des paroles ainsi que nous, et toutefois ne peuvent parler ainsi que nous, c'est-à-dire en témoignant qu'ils pensent ce qu'ils lisent; au lieu que les hommes qui étant nés sourds et muets sont privés des organes qui servent aux autres pour parler,- autant ou plus que les bêtes, ont coutume d'inventer d'eux-mêmes quelques signes, par lesquels ils se font entendre à ceux qui étant ordinairement avec eux ont loisir d'apprendre leur langue Et ceci ne témoigne pas seulement que les bêtes ont moins de raison que les hommes, mais qu'elles n'en ont point du tout : car on voit qu'il n'en faut que fort peu pour savoir parler; et d'autant qu'on remarque de l'inégalité entre les animaux d'une même espèce, aussi bien qu'entre les hommes, et que les uns sont plus aisés à dresser que les autres, il n'est pas croyable qu'un singe ou un perroquet qui serait des plus parfaits de son espèce n'égalât en cela un enfant des plus stupides, ou du moins un enfant qui aurait le cerveau troublé, si leur âme n'était d'une nature toute différente de la nôtre. Et on ne doit pas confondre les paroles avec les mouvements naturels, qui témoignent les passions, et peuvent être imités par des machines aussi bien que par les animaux ; ni penser, comme quelques anciens, que les bêtes parlent, bien que nous n'entendions pas leur langage. Car s'il était vrai, puisqu'elles ont plusieurs organes qui se rapportent aux nôtres, elles pourraient aussi bien se faire entendre à nous qu'à leurs semblables. C'est aussi une chose fort remarquable que, bien qu'il y ait plusieurs animaux qui témoignent plus d'industrie que nous en quelques-unes de leurs actions, on voit toutefois que les mêmes n'en témoignent point du tout en beaucoup d'autres : de façon que ce qu'ils font mieux que nous ne prouve pas qu'ils ont de l'esprit, car à ce compte ils en auraient plus qu'aucun de nous et feraient mieux en toute autre chose; mais plutôt qu'ils n'en ont point, et que c'est la nature qui agit en eux selon la disposition de leurs organes : ainsi qu'on voit qu'un horloge, qui n'est composée que de roues et de ressorts, peut compter les heures et mesurer le temps plus justement que nous avec toute notre prudence.

80 J'avais décrit après cela l'âme raisonnable, et fait voir qu'elle ne peut aucunement être tirée de la puissance de la matière, ainsi que les autres choses dont j'avais parlé, mais qu'elle doit expressément être créée; et comment il ne suffit pas qu'elle soit logée dans le corps humain, ainsi qu'un pilote en son navire, sinon peut-être pour mouvoir ses membres, mais qu'il est besoin qu'elle soit jointe et unie plus étroitement avec lui, pour avoir outre cela des sentiments et des appétits semblables aux nôtres, et ainsi composer un vrai homme. Au reste, je me suis ici un peu étendu sur le sujet de l'âme, à cause qu'il est des plus importants : car, après l'erreur de ceux qui nient Dieu, laquelle je pense avoir ci-dessus assez réfutée, il n'y en a point qui éloigne plutôt les esprits faibles du droit chemin de la vertu, que d'imaginer que l'âme des bêtes soit de même nature que la nôtre, et que par conséquent nous n'avons rien ni à craindre ni à espérer après cette vie, non plus que les mouches et les fourmis; au lieu que lorsqu'on sait combien elles diffèrent, on comprend beaucoup mieux les raisons qui prouvent que la nôtre est d'une nature entièrement indépendante du corps, et par conséquent qu'elle n'est point sujette à mourir avec lui; puis, d'autant qu'on ne voit point d'autres causes qui la détruisent, on est naturellement porté à juger de là qu'elle est immortelle.

 **Texte n° 2 : LA ROCHEFOUCAULD, LA ROCHEFOUCAULD,  
Réflexions diverses, 11 (1731)**

**Du rapport des hommes avec les animaux**

Il y a autant de diverses espèces d'hommes qu'il y a de diverses espèces d'animaux, et les hommes sont, à l'égard des autres hommes, ce que les différentes espèces d'animaux sont entre elles et à l'égard les unes des autres.

5 Combien y a-t-il d'hommes qui vivent du sang et de la vie des innocents ; les uns comme des tigres, toujours farouches et toujours cruels ; d'autres comme des lions, en gardant quelque apparence de générosité ; d'autres comme des ours, grossiers et avides ; d'autres comme des loups, ravissants et impitoyables ; d'autres comme des renards, qui vivent d'industrie et dont le métier est de tromper !

10 Combien y a-t-il d'hommes qui ont du rapport aux chiens ! Ils détruisent leur espèce ; ils chassent pour le plaisir de celui qui les nourrit ; les uns suivent toujours leur maître, les autres gardent sa maison. Il y a des lévriers d'attache, qui vivent de leur valeur, qui se destinent à la guerre, et qui ont de la noblesse dans leur courage ; il y a des dogues acharnés, qui n'ont de qualités que la fureur ; il y a des chiens, plus ou moins inutiles, qui aboient souvent et qui mordent quelquefois ; il y a même des chiens de jardinier. Il y a des singes et des guenons qui plaisent par leurs manières, qui ont de l'esprit, et qui font toujours du mal. Il y a des paons qui n'ont que de la beauté, qui déplaisent par leur chant, et qui détruisent les lieux qu'ils habitent.

15 Il y a des oiseaux qui ne sont recommandables que par leur ramage et par leurs couleurs. Combien de perroquets, qui parlent sans cesse, et qui n'entendent jamais ce qu'ils disent ; combien de pies et de corneilles, qui ne s'appriivoisent que pour dérober ; combien d'oiseaux de proie, qui ne vivent que de rapines ; combien d'espèces d'animaux paisibles et tranquilles, qui ne servent qu'à nourrir d'autres animaux !

20 Il y a des chats, toujours au guet, malicieux et infidèles, et qui font patte de velours ; il y a des vipères, dont la langue est venimeuse, et dont le reste est utile ; il y a des araignées, des mouches, des punaises et des puces, qui sont toujours incommodes et insupportables ; il y a des crapauds, qui font horreur, et qui n'ont que du venin ; il y a des hiboux, qui craignent la lumière. Combien d'animaux qui vivent sous terre pour se conserver ! Combien de chevaux, qu'on emploie à tant d'usages, et qu'on abandonne quand ils ne servent plus ; combien de bœufs qui travaillent toute leur vie, pour enrichir celui qui leur impose le joug ; de cigales qui passent leur vie à chanter ; de lièvres qui ont peur de tout ; de lapins qui s'épouvantent et se rassurent en un moment ; de pourceaux, qui vivent dans la crapule et dans l'ordure ; de canards privés, qui trahissent leurs semblables, et les attirent dans les filets, de corbeaux et de vautours, qui ne vivent que de pourriture et de corps morts ! Combien d'oiseaux passagers, qui vont si souvent d'un bout du monde à l'autre, et qui s'exposent à tant de périls, pour chercher à vivre ! Combien d'hirondelles, qui suivent toujours le beau temps ; de hannetons, inconsidérés et sans dessein ; de papillons, qui cherchent le feu qui les brûle ! Combien d'abeilles, qui respectent leur chef, et qui se maintiennent avec tant de règle et d'industrie ! Combien de frelons, vagabonds et fainéants, qui cherchent à s'établir aux dépens des abeilles ! Combien de fourmis, dont la prévoyance et l'économie soulagent tous leurs besoins ! Combien de crocodiles, qui feignent de se plaindre pour dévorer ceux qui sont touchés de leur plainte ! Et combien d'animaux qui sont assujettis parce qu'ils ignorent leur force !

Toutes ces qualités se trouvent dans l'homme, et il exerce, à l'égard des autres hommes, tout ce que les animaux dont on vient de parler exercent entre eux.

**Texte n°3 : Jean-Jacques ROUSSEAU, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), 1ère partie.**

**La différence entre l'homme et l'animal**

Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même, et pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire, ou à la déranger. J'aperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la nature seule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, et l'autre par un acte de liberté ; ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la règle qui lui est prescrite, même quand il lui serait avantageux de le faire, et que l'homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un pigeon mourrait de faim près d'un bassin rempli des meilleures viandes, et un chat sur des tas de fruits, ou de grain, quoique l'un et l'autre pût très bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'était avisé d'en essayer. C'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès, qui leur causent la fièvre et la mort ; parce que l'esprit déprave les sens, et que la volonté parle encore, quand la nature se tait.

Tout animal a des idées puisqu'il a des sens, il combine même ses idées jusqu'à un certain point, et l'homme ne diffère à cet égard de la bête que du plus au moins. Quelques philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête ; ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme que sa qualité d'agent libre. La nature commande à tout animal, et la bête obéit. L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnaît libre d'acquiescer, ou de résister ; et c'est surtout dans la conscience de cette liberté que se montre la spiritualité de son âme : car la physique explique en quelque manière le mécanisme des sens et la formation des idées ; mais dans la puissance de vouloir ou plutôt de choisir, et dans le sentiment de cette puissance on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les lois de la mécanique.

Mais, quand les difficultés qui environnent toutes ces questions, laisseraient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme et de l'animal, il y a une autre qualité très spécifique qui les distingue, et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation, c'est la faculté de se perfectionner; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, et réside parmi nous tant dans l'espèce que dans l'individu, au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie, et son espèce, au bout de mille ans, ce qu'elle était la première année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécile ? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, et que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis et qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme reperdant par la vieillesse ou d'autres accidents tout ce que sa perfectibilité lui avait fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même ? Il serait triste pour nous d'être forcés de convenir que cette faculté distinctive et presque illimitée, est la source de tous les malheurs de l'homme ; que c'est elle qui le tire, à force de temps, de cette condition originaire, dans laquelle il coulerait des jours tranquilles et innocents ; que c'est elle qui, faisant éclore avec les siècles ses lumières et ses erreurs, ses vices et ses vertus, le rend à la longue le tyran de lui-même et de la nature. Il serait affreux d'être obligés de louer comme un être bienfaisant celui qui le premier suggéra à l'habitant des rives de l'Orénoque l'usage de ces ais qu'il applique sur les tempes de ses enfants, et qui leur assurent du moins une partie de leur imbécillité, et de leur bonheur originel.

L'homme sauvage, livré par la nature au seul instinct, ou plutôt dédommagé de celui qui lui manque peut-être, par des facultés capables d'y suppléer d'abord, et de l'élever ensuite fort au-dessus de celle-là, commencera donc par les fonctions purement animales : apercevoir et sentir sera son premier état, qui lui sera commun avec tous les animaux. Vouloir et ne pas vouloir, désirer et craindre, seront les premières, et presque les seules opérations de son âme, jusqu'à ce que de nouvelles circonstances y causent de nouveaux développements.